



N° JAU/22 – 15 mars 1961

ROMANS SUR LES MILIEUX FEMININS ALGERIENS

Jean Déjeux

Les femmes ne sont pas absentes de la littérature algérienne d'expression française. Cette présence s'insère d'ailleurs dans le courant de promotion féminine qui se manifeste depuis bien des années déjà dans tout le monde musulman (1). Des écrivains d'origine maghrébine ou orientale essaient de décrire dans des romans, qui sont en fait souvent des autobiographies et quelquefois même des confessions, leurs drames et leurs déchirements. Parus en traduction en France ou directement écrits dans la langue de ce pays (ou même en anglais), de nombreux titres pourraient déjà être cités pour les pays de l'Orient musulman. (2)

Mais, si nous voulons nous en tenir à l'Algérie, il faut faire remarquer que, du point de vue purement autochtone, ce sont d'abord les milieux juifs qui ont été décrits ; des noms sont connus, ceux de Elissa Rhais, Maximilienne Heller, Irma Ychou (3). Une certaine tutelle de la femme musulmane au Maghreb, entraînant en particulier, pendant longtemps, et jusqu'à de récentes années son exclusion de l'école et des lycées français, n'a pas permis en effet un essor rapide de ce genre de littérature. Le départ semble maintenant avoir été donné depuis quelques années avec les noms de Djamila Debèche et Assia Djebar.

Quant aux écrivains d'origine européenne ayant observé "les désenchantées", trop souvent en mal d'exotisme et en aucune façon concernés par les tragédies qui se jouaient derrière le voile, ils ne nous ont rapporté la plupart du temps que fadeurs, poncifs romantiques et clichés. Toutefois, des exceptions existèrent avec Magali Boissard, Marie Bugeja et Lucienne Favre (4). Ainsi le roman récent de Gabrielle Estivale, "Zoubeïda", est lui aussi une œuvre digne d'être remarquée,

Les romans nord-africains écrits par des hommes ne font pas une place spéciale à la femme comme telle. Celle-ci est simplement présente à travers tels visages de mère de famille, d'aïeule, de jeune fille peints avec tendresse quand il s'agit de la mère, souvent sans douceur pour le reste du monde féminin (5). Le problème des mariages mixtes sert quelquefois de scénario, mais il faut recourir à Kaddour M'Hamsadji pour voir une œuvre consacrée uniquement à un problème féminin, "La dévoilée", écrit par cet auteur (6), est un drame abordant le sujet brûlant de l'émancipation féminine. Dans le prologue, une morte évoque ce que fut sa jeunesse :

"J'ai vécu le Martyre dans la vie, J'ai souffert : j'étais la dévoilée. Tout le monde me suivait dans la rue, tous mes parents étaient conjurés contre moi. Ma religion était devenue un enfer pour moi, Je me cherchais, j'étais perdue.

"J'étais la dévoilée, la fille qui a osé jeter et piétiner le voile sacré, croyant ainsi s'élever au-dessus du vulgaire. J'étais la dévoilée que tout le monde dans la rue montrait du doigt, que tout le monde injurait, celle qui courageusement luttait pour

triompher, celle qui voulait profiter de sa liberté, celle qui voulait vivre, mais ne comprenait pas - hélas ! - le sens exact de la vie.

"... J'étais la révoltée, la folle ! Cependant, moi, je sais que j'étais musulmane, croyante, fidèle !

"... Je voulais vivre, disposer de mes droits, Enfin, vivre, vivre !"

Dalinda, l'héroïne de l'histoire, veut elle aussi vivre, faire valoir ses droits, rejeter le voile "symbole de l'ignorance et des préjugés". Mais tout se termine par une tragédie,

Parmi les femmes écrivains, c'est Djamila Debeche qui donne le départ, avec "Aziza" principalement (7). Nous n'en disons ici que quelques mots, ayant déjà analysé assez longuement ce roman dans les Cahiers nord-africains (8), L'histoire d'Aziza est simple. Une jeune fille musulmane d'Alger, employée dans une agence de presse, fait la connaissance d'un jeune avocat musulman, Ali Kemal. Celui-ci est nationaliste ; en contact avec des politiciens, il a des protecteurs... Les jeunes gens s'aiment, mais, bien que tous deux soient "évolués" et affranchis des coutumes ancestrales, ils vont se marier selon la mode traditionnelle dans la famille demeurée à la campagne près de Sétif. L'époux est vite repris par ses "affaires" (politiques), tandis que Aziza est maintenue au douar. Les jours passent et Ali ne fait que de brèves apparitions. La jeune épouse languissante est bientôt malade. Le fil se tend de plus en plus et, de retour à Alger, la trame se déchire ; chacun s'en va de son côté : lui passionné pour sa politique, elle ulcérée et meurtrie.

Malgré certaines gaucheries de style, ce roman est émouvant et nous aide à entrevoir les souffrances de combien d'autres jeunes filles ! L'époux sacrifie son épouse à son égoïsme et à ses succès politiques ; seules comptent ses raisons à lui et sa carrière. "Désormais, dit Aziza, je devrais me résigner, me conformer à la volonté d'Ali. Je devenais une enfant, comme ces femmes (restées à la campagne), une enfant sans responsabilité et qu'on ne consulte pas". Elle hait les vieilles habitudes, mais voilà que son mari et les amis nationalistes lui reprochent d'être trop occidentalisée : "tu sais bien que tu ne peux plus te plier à nos coutumes et vivre comme les nôtres" ! Pour les musulmans, elle est devenue une occidentale, pour les Européens, sa situation d'évoluée et en même temps le fait de s'être pliée à l'ancienne coutume, pour son mariage, sont "sans excuse".

En 1957, on annonça "le premier roman d'une jeune musulmane" ! Il s'agissait de "La Soif" d'Assia Djebar (9). Nous l'avons exécuté rapidement (10) en comparant son auteur à Françoise Sagan. En effet, il ne faut pas hésiter à avouer que ce roman ne se ressent en rien du caractère musulman de l'auteur et que bien plus, mis à part les noms des protagonistes du drame et les horizons algérois, l'histoire aurait presque pu se dérouler dans les mêmes lieux que ceux de "Bonjour Tristesse". On étouffe dans cet atmosphère de jalousie, adultère, désir de suicide et avortement, trouble voisinage des corps livrés à eux-mêmes. Une réflexion, déjà connue, explique un certain comportement :

"Le pire, c'est la léthargie, le sommeil ! On ne parle toujours que des colons, du colonialisme. Le mal, voyez-vous, c'est notre mentalité de colonisés, de colonisables. C'est cela qu'il faut secouer, c'est ce qu'il faut leur dire dans notre langue" (pp. 70-71) (11).

Quelques remarques sporadiques de ce genre permettent quand même de ne pas trop accabler l'auteur dont c'est, encore une fois, le premier roman. D'aucuns lui ont reproché de ne pas manifester une plus grande conscience de la condition de la femme algérienne, de montrer trop d'égoïsme et trop d'indifférence aux graves questions posées par la conjoncture (12). De toute façon, Assia Djebar avoué elle-même que "s'il existait dix familles algéroises menant la vie des personnages de la Soif, c'est bien un maximum (13), de même qu'elle explique au sujet de cette première œuvre, qui "reste (pour elle) un exercice" :

"... J'ai effectivement voulu dans ce roman présenter la caricature de la jeune fille algérienne occidentalisée et qui s'identifie dans tout son comportement à la jeune fille française. En fait, je n'ai pas pris ce roman au sérieux et je ne me suis pas prise au sérieux moi-même" (14).

C'est heureux ! Son premier véritable roman est, comme elle le dit elle-même, "Les Impatients" (Paris, Julliard 1958, 239 p.). Ce roman est la peinture de la petite bourgeoisie algéroise,

juste avant "les événements" de 1954 : critique de ce milieu en même temps manifestation des impatiences de la jeune fille.

"Ce que j'ai voulu montrer ici, dit l'auteur, c'est la prise de conscience de Dalida, une jeune algérienne en révolte contre la tradition, son milieu, sa famille. J'ai voulu montrer comment dans un monde calme où rien objectivement n'avait encore changé se développait un processus qui laissait deviner les bouleversements futurs" (15).

Affrontée au milieu familial étroitement traditionnel, Dalida découvre l'amour auprès de Salim, qui semble lui-même être désiré par Leïla, la jeune belle-mère, dont le rôle est très important dans l'histoire. Elle est la rivale ! Salim, évolue entre ces deux femmes, tandis que Dalida lutte de son côté contre les intrigues et les conditions de vie dépassées, contre son frère Farid et ce monde féminin bien vivant dans lequel évoluent Cherifa, la sœur insatisfaite, Zohra, la vieille fille, Zeineb, la belle-sœur esclave de son mari. Finalement Dalida s'enfuit de la maison pour aller retrouver à Paris Salim, qui s'y est bien adapté mais qui demeure terriblement jaloux ; lui, l'évolué, ne trouve pas d'autres moyens que de séquestrer la jeune fille, de lui interdire de sortir et de contrôler tout ce qu'elle fait ! Ce roman d'amour finit mal : Dalida revient à Alger, Salim également, mais c'est pour venir se faire tuer par le mari jaloux de Leïla, qui s'était mariée durant le temps que le jeune homme était en France.

Pour un peu, comme le fait remarquer avec raison Emile Henriot dans le Monde (19/11/58), on pourrait, à lire Assia Djebar, la considérer comme une jeune femme de chez nous, préoccupée de la liberté féminine et de ses gênes en face de l'amour. Les dernières pages des "Impatients" se veulent cependant "engagées". A dire vrai, elles n'ont que peu de rapports avec les héros du livre, sinon que, sur ce plan aussi, il y a des impatiences... L'auteur, selon ses propres déclarations, a voulu montrer ici qu'à l'échelon modeste et individuel (surtout chez les femmes) dans le peuple même, une prise de conscience était en train de se réaliser qui élevait sa conscience au plan national. En fin de compte, Assia Djebar écrit précisément pour les femmes de son pays : "c'est leur expérience vécue que j'ai tenté de restituer ici... Dix lecteurs arabes valent pour moi cent lecteurs français, (car) pour les Français mon livre n'aura jamais qu'une valeur anecdotique, de dépaysement, d'exotisme au mieux documentaire - un "roman de mœurs musulmanes" comme dit de façon détestable le résumé de l'éditeur" (16).

Est-ce que les jeunes filles algériennes se reconnaissent dans les romans d'Assia Djebar ? Leïla, dans "Les Impatients", serait le seul personnage fictif et non construit à partir de la réalité. Cette réalité est tellement mouvante et tellement complexe, l'évolution est tellement rapide que, sans doute, les unes et les autres n'ont pas de difficultés à retrouver ici leurs sentiments profonds, d'autant plus qu'il s'agit d'un roman d'amour, et là encore, envers et contre tout, de la fureur de vivre...

Marguerite Taos (17) nous donne un roman autobiographique avec "Rue des Tambourins" (Paris, La Table Ronde 1960, 336 p.). Nous y retrouvons les mêmes qualités de style, la même sensibilité et délicatesse, mais également la même introspection quelque peu exagérée qui se manifestait dans son premier roman "Jacinthe Noire" (18).

Issue d'une famille de Kabyles chrétiens exilés en Tunisie, M. Taos aurait dû à notre avis, au lieu de nous plonger dans cette atmosphère intimiste et égocentrique qui imprègne la plus grande partie du roman, sortir davantage de son petit univers individuel pour nous brosser une grande fresque de cette famille, un peu à la manière de Roger Ikor dans "Les Eaux Mêlées" (Paris 1955) ou d'Edouard Glissant dans "Le Quatrième Siècle" (Paris 1958) ou encore de la trilogie de Naguib Mahfouz en Égypte, toutes proportions gardées. Tel qu'il se présente, ce récit de la "Rue des Tambourins" nous intéresse principalement par les pages qui se rapportent à la vie en petite Kabylie, à Ighil Ali (pp. 40-125). Des types de figures émergent, finement observées : le grand père par exemple qui avait "joué follement de sa jeunesse, dilapidé jusqu'au dernier sou sa fortune, mais auquel il restait la satisfaction d'avoir été fougueux et prodigue, l'orgueil de savoir être pauvre comme il avait su être riche".

Marie Corail, qui est au centre du roman, raconte donc l'histoire de cette nombreuse famille, les Iakouren, obligée de s'exiler à Tenzis (19) parce que devenue chrétienne (20). Au fond des cœurs, c'est le déchirement ; tel est du reste le sentiment que nous sentons sous-jacent d'un bout à l'autre de ces pages.

Malek Ouary, Jean Amrouche ont insisté, eux aussi, sur la souffrance profonde de l'exil pour les Kabyles : "Hors de chez eux, ces hommes rudes avaient perpétuellement froid au cœur". L'âme de

l'émigré est toujours "malade de se souvenir" (21) ! C'est bien cette douleur que nous sentons ici, chez Marguerite Taos, loin de "la patrie de ces aèdes, aux yeux comme des fontaines de sagesse",

Le malheur c'est d'être des déracinés, séparés des frères, hors du berceau ancestral, A chaque séparation, c'est le même écartèlement : "Nous entendions gémir nos racines" ! A peine de retour au pays natal pour une visite aux aïeuls, "l'ascendant de notre milieu ancestral était si puissant, dit Marie Corail, que nous travaillions d'instinct à effacer en nous tout ce qui nous distinguait de nos frères du Pays".

Le pays de l'exil, lui, est véritablement un autre monde, bien qu'il soit terre nord-africaine (22). Les habitudes, les manières de faire, le nom surtout classent la famille, "J'étais une lakouren, Il me faudrait payer la rançon" !

La conversion au Christianisme n'est certes pas pour la famille un refuge dans le confort, Marie Corail, toute petite, s'interroge : pourquoi le fossé entre l'aïeule demeurée musulmane et le reste de la famille ? Le père portait une chéchia et se rendait à la messe malgré cette coiffure, les enfants couraient tête nue, la mère s'habillait à l'européenne, la grand mère portait des offrandes aux marabouts... La famille était jetée dans l'aventure. Mais, à tout prendre, "mieux valait souffrir de la solitude en exil que de se sentir exilé dans son propre pays" ; "endurer l'incompréhension des étrangers passe, mais endurer celle de ses frères, quoi de plus cruel ?". Marie Corail le sait maintenant: elle est une renégate comme sa famille, "une race à part". Dans le village natal, "convertis et musulmans vivaient en bonne intelligence, mais on eût dit que seuls leurs corps se rencontraient, ou mieux, leurs enveloppes, car l'essentiel ne pouvait être mis en commun". Mais encore adolescente, Marie Corail est dans le désarroi, "comme une aiguille affolée, attirée tour à tour par deux pôles contraires". La mère, elle, rappelle à ses enfants qu'ils ont en eux une petite lumière qui les signale à l'attention. Il n'empêche que partout où elle va la famille n'arrive pas à s'intégrer et à s'identifier aux autres, va d'instinct vers ceux qui se sentent en marge : Alba, la servante chrétienne, captive d'un musulman inculte de la montagne, convertie à l'Islam (tout en continuant dans le secret à prier la Madone) et se faisant appeler Habiba pour faire oublier ses origines chrétiennes, Gdoura le saharien transplanté dans le Nord, des réfugiés russes... Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages, à la recherche d'une patrie... mais profondes sont les attaches ancestrales ! L'ambiguïté est partout : "Le champ de bataille est en moi", dira Jean Amrouche (23).

Si nous regardons du côté des écrivains d'origine européenne, nous constatons que, malgré les mérites de quelques rares ouvrages valables déjà signalés, aucun, à notre avis, n'a égalé la qualité des merveilleuses "Confidences d'une fille de la nuit" (1941) de François Bonjean, pour le Maroc (24). Ces "Confidences" nous aidaient à pénétrer, pas à pas, avec beaucoup de délicatesse de sentiments et un certain humour réaliste, dans le milieu féminin bourgeois d'une société marocaine bien définie. Nous sympathisions avec Mélika, nous racontant si gentiment et si simplement sa vie amoureuse, nous dévoilant sans brutalité les coutumes et les usages, les traits de mœurs, avouables ou non, de ce monde féminin.

Le roman de Gabrielle Estivals, "Zoubeïda", (Paris, Le Seuil 1960, 254 p.) se situe sur le même plan, semble-t-il, mais avec peut-être cette différence que Zoubeïda a déjà goûté à la lumière, a déjà émergé de la nuit. Luttant de toutes ses forces, elle crierait à la France : "Voilà ce qu'ils veulent faire de moi, quand vous m'avez faite ce que je suis. Vous m'avez appelée à la lumière, ils vont me rejeter dans l'ombre ! Intervenez !" . C'est dire aussi que les problèmes de l'émancipation des femmes musulmanes sont abordés ici avec vigueur et aussi peut-être avec une pointe de mélancolie. A quoi bon rompre des lances ! "Pour s'affirmer face aux Français, et pas seulement pour imiter les femmes du Prophète, les familles tiendraient encore longtemps leurs filles enfermées". Les destins contraires tiraillent les consciences : "Une certaine unification des mœurs eût été le meilleur ciment du pays", mais les tueries de Guelma, de Sétif en 1945 (et d'autres maintenant) ont révélé combien profondes là aussi étaient les racines.

Le drame de Zoubeïda se déroule à l'intérieur d'une riche famille bourgeoise de la société algérienne, nantie de biens terrestres et considérée honorablement, attachée aux traditions complètement dépassées et en marge de la vraie vie, sinon par ses éléments masculins (qui eux ont tous les droits). Le destin des femmes est donc de vivre et de mourir dans ce monde clos, entre quatre murs. Zoubeïda, qui est allée déjà au lycée, a goûté à la vie moderne trépidante et se révèle très sensible aux appels de la liberté et de l'amour juvénile, va se voir séquestrée dès sa puberté. En perpétuelle révolte contre les carcans et la léthargie mortelle de ce monde anachronique, contre la jalousie et l'attitude odieuse de son frère Youssef, elle se débat et, à bout de nerfs, fait une fugue. Pour finir, on la fait enfermer chez les folles : de Charybde en Scylla.

Il faut lire ce récit coloré, qui ne manque pas quelquefois de réalisme très précis mais non malsain et qui nous restitue fidèlement des observations perspicaces sur cette famille bourgeoise : ses types d'homme, les enfantillages et l'infantilisme de ses femmes, l'univers de la ferme à la campagne où la vie d'un pauvre couple est balayée, rongée, bafouée par le triomphe insolent de la collectivité, "le Moloch familial", etc...

Le frère, Youssef, est ce type d'Algérien à la façade moderne, "évolué", mais dont l'intérieur est d'une autre époque. "Tu as le cœur comme un vieillard de la campagne, lui crie sa sœur, comme un vieillard du fond des hauts plateaux, comme un vieillard du fin fond du moyen âge, toi, Youssef Bensaïdi, l'être supérieur".

"Espèce d'arabe déguisé en roumi ! lui dit-elle encore. Un type comme toi, instruit et intelligent, tu en es resté là ? Elle se mit à rire. Vous voulez faire comme les Européens, oui, mais vous avez oublié les femmes en route. Pour les femmes vous voudriez encore des donjons et des ceintures de chasteté. Et voilà pourquoi vous restez le derrière par terre. C'est le poids de vos oubliettes à femmes et de vos ceintures de chasteté qui vous retient" (p. 42).

Mais, lui aussi en réalité, avait poussé trop vite, en réaction contre l'Occident et pourtant jouissant de ses nourritures terrestres et même de ses femmes faciles...

"Aucun Européen, non, aucun n'avait pu avoir une jeunesse comme celle de Youssef, triturée, trimbalée entre les versets du Coran et les gloses de Descartes. Traître à chaque instant à l'un ou l'autre pôle de son cœur. Traître quand il s'appliquait à réciter "Quand tu seras bien vieille, au soir, à la chandelle" sans trop rouler les r. Traître quand, arrivant aux pieds du taleb, il froissait au fond de sa poche la liste des dates du règne de Louis XIV. Traître quand, avec des condisciples européens, il blaguait un camarade arabe pour avoir dit "j'avais croyé" à la place de "j'avais cru" ; traître encore quand, avec les Arabes de sa classe, il prenait des mines défaites au moment du Ramadan, pour mieux proclamer devant tous sa qualité de musulman, et l'évidente supériorité de ceux qui ont le courage de jeûner sur ceux qui ont le ventre plein à tout moment de l'année". (p. 30)

Ce même Youssef, qui porte des spartiates en peau de porc, crie à Zoubeïda en lui tendant le voile : "Mets ça ; mets ça" ! pour que sa sœur se comporte comme les autres femmes qui avaient "le bon goût de crever en silence et de suer à grosses gouttes dans leur prison ambulante".

Zoubeïda ronge son frein. "Dieu ! Dieu, tu n'es pas juste pour moi, tu n'es pas bon, tu me privas de tout ce que j'aime... Pourquoi ? Que t'ai-je fait ? Réponds ou je te crache à la figure". C'est, en effet, jeudi ; ses compagnes peuvent sortir, aller au cinéma et voir ce qu'elle voudrait voir de façon à en discuter ensuite : les actualités avec les ministres de la France, les jeux olympiques, la mode d'été au Festival de Venise, Jean Marais ou l'Italienne qui a des yeux d'arabe... Elle connaît, du reste, la grande romance entonnée par les siens: voyez l'insolente, l'effrontée, "la cochonne qui déshonore la famille", et patati et patata... Les garçons eux n'ont qu'à commander : "Nous, on est là, comme des idiots, comme des esclaves, à tout vous passer".

Zoubeïda en appelle à ses professeurs, à la France : Intervenez. "Ils veulent refaire de moi, comme des autres, un fantôme, une servante aux mains incapables, une moukèrè ignorante à l'esprit aussi fermé que sa maison. Alors que je pouvais être ce que sont vos filles, un être qui existe dans la voie qu'il s'est choisi".

Dans une nouvelle de l'écrivain Libanais Soheyl Idriss intitulée "Al Qalaq" (L'Angoisse, ou encore l'Inquiétude) et publiée dans la revue Al-Adab, (1956, dirigée par l'auteur lui-même), le héros de l'histoire s'élevait contre ceux qui "vivaient" la vie à sa place, c'est-à-dire contre la destinée, les circonstances, les ennemis, les leaders, les professionnels, lui ne pouvant faire que "crier après la vie"... "Je voulais disposer de mes droits. Enfin, vivre, vivre !" clame de son côté la dévoilée de M'Hamsadji, tandis que Layla Ba'albakki, au Liban, s'écrit, elle, avec frénésie "Je vis !".

D'un bout à l'autre du monde musulman arabe, s'affirme la volonté des femmes d'être reconnues comme des personnes libres, des êtres humains dignes et respectés. "Nous ne voulons plus

être considérées comme des mineures et nous n'acceptons pas l'esprit paternaliste et condescendant que l'homme dit "évolué" manifeste à notre égard", signe Souad dans *Démocratie au Maroc* (4/2/57), tandis que dans la République Algérienne, des jeunes filles proclamaient : "... Il faut que vous sachiez que nous possédons un cœur et une âme avec une conscience et un cerveau qui ne demandent qu'à fonctionner"... "Nous, jeunes filles d'aujourd'hui, nous voulons participer sur tous les plans de la vie, à l'évolution historique de l'Afrique du Nord, au même titre et pour les mêmes raisons que nos frères, nos pères et nos époux" (23/10 et 11/12/53).

"Mon désir est d'être libre" écrivait avec passion une algérienne dans une composition littéraire. Être libres, être traitées sur un plan de dignité et d'égalité, vivre pleinement et ne plus se contenter de "crier à la vie" et de subir son destin, telle est bien "la soif" ardente des jeunes filles algériennes d'aujourd'hui. Mais qui donc leur donnera cette eau vive ? Trop nombreuses en sont hélas ! les sources.

NOTES

1. Sur l'essor féminin en pays arabe au Proche-Orient, il faut lire le chapitre plein de riches aperçus qu'a écrit J. Berque dans "Les Arabes d'hier à demain", Paris, Le Seuil - 1960 - coll. Frontière Ouverte, ch. IX "Intercession de la femme".
2. Cf. par exemples, pour l'Inde musulmane, "Zohra" de Zeenuth Futehally, trad. de l'anglais par Rose Celli, Paris, Plon, coll. Feux Croisés, 1954, 336 p, se rapportant à la vieille société bourgeoise de Haïderabad ; pour l'Égypte, le dernier récit de Out El Kouloub "Ramza", Paris, Gallimard 1958, 256 p, plaidant pour l'émancipation de la femme : "En revendiquant la liberté de me marier selon mon choix, il semblait que je fusse devenue la championne de l'indépendance égyptienne", affirmait Ramza au début de ce XX^e siècle évoqué dans le roman ; pour le Liban, il faut bien sûr citer la Colette beyrouotine (Berque), Layla Ba'albakki écrivant une confession plutôt qu'un roman (en tout cas un roman autobiographique) avec "Ana Ahya" ("Je vis") paru en 1958. Sa révolte et son exaspération vont très loin et son témoignage est aussi sincère que passionné (voir des extraits traduits par Vincent Monteil dans *Orient*, Paris, n° 6, 2^e trim, 1958, pp. 131-137 et dans *l'Action*, Tunis, du 9/6/58 - mêmes extraits).
3. Pour E. Rhaïs, spécialement "Les juifs ou la fille d'Eléazar" (1921) ; pour M. Heller, "La Mer Rouge" (1923) ; pour I. Ychou, "La famille Ben Saïd" (1947).
4. Pour M. Boissard, "Les endormies" (1909), "Maadith" (1921) ; pour M. Bugeja "Nos Sœurs Musulmanes" (1921), "Visions d'Algérie" (1929) ; pour L. Favre peignant les quartiers pauvres et populaires d'Alger: "Bab el Oued" (1925), "Tout l'inconnu dans la Casbah" (1935), "Le Bain Juif" (1939) ; "Mourad" (1944) "Doudja" (1946), "Mourad II" (1948). Pour la Tunisie, signalons de Charles et Claire Géniaux "Les Musulmanes" (1909) et "Le Cyprès" (1918),
5. Ceci ne vaut surtout que pour les romans de caractère régionaliste. Il en va différemment dans la nouvelle littérature algérienne, qui est une littérature "engagée" ; qu'il nous suffise de rappeler, vus sous cette optique, certains romans de M. Dib, mais plus particulièrement le théâtre algérien militant dans lequel les femmes jouent leur rôle dans la Révolution : voir par exemple "Le Séisme" d'H. Kréa (Paris 1958), "Le cercle des représailles" (avec diverses pièces) de Y. Kateb (Paris 1959), "Des Voix dans la Casbah" de H. Bouhazer (Paris 1960), sans parler des témoignages d'algériennes, comme celui de Zohra Drif "La mort de mes frères" (Paris 1959), et bien sûr de "L'An V de la Révolution algérienne" de F. Fanon (Paris 1959), dont nous avons donné une longue analyse dans *COMPRENDRE*, série Jaune n° 20 du 15/7/60.
6. "La dévoilée", drame en trois actes et un prologue, préface d'Emmanuel Roblès, paru aux éditions Subervie, Rodez (1959). Cette pièce a été diffusée pour la première fois par France V, en français, le 7/10/56, et, en arabe, dans une adaptation de l'auteur, le 2/10/56. L'auteur est né à Aumale, a déjà écrit plusieurs œuvres et dernièrement encore dans le cahier n° 31 (juillet 1960) de la revue Simoun (Oran), consacré à Albert Camus, un article en hommage à celui-ci, "La grande colère de l'absurde". Pour le Maroc, et toujours dans le domaine du théâtre, il faut signaler les deux pièces écrites en français par Si Kaddour Ben Ghabrit "La ruse de l'homme" (1929) et "Le chérif ou la polygamie sentimentale" (1936), en collaboration avec Melle Th. de Lens), qui traitent toutes les deux des problèmes du féminisme,
7. Alger, Impr. Imbert 1953, 182 p. Djamilia Debèche est originaire des Rhiras (Sétif). Elle a publié une thèse romancée "Leila, jeune fille d'Algérie" (Alger 1947) : Leila, échappe au mariage qu'on voulait lui imposer, conquiert sa liberté et se consacre à l'émancipation de ses compagnes ; quelques études sur l'évolution de la femme et un hommage à Camus, "Notre frère Albert Camus" dans le numéro de Simoun déjà cité, où l'auteur qualifie Camus de "chrétien exemplaire", de "missionnaire et tribun", "celui qu'un décret nominatif de la Providence semblait avoir désigné pour notre défense et notre illustration".
8. N° 61 d'octobre-novembre 1957 "Regards sur la littérature maghrébine d'expression française", pp. 68-70 (ESNA, 6, rue Barye, Paris 17°).

9. Assia Djébar est née à Alger le 4 août 1936. Son père est instituteur ; elle a fait ses études secondaires à Blida et est licenciée d'histoire et de géographie ; elle prépare un diplôme sur "le mysticisme islamique au Moyen-Age". Son mari est un futur cinéaste. Assia Djébar a écrit encore "Les Impatients", Paris, Julliard 1958, 239 p. , une nouvelle "Il n'y a pas d'exil" parue dans la Nouvelle Critique (revue marxiste) n° 112 de janvier 1960 (consacré à "la culture algérienne") et elle préparerait un troisième roman. "La Soif" a paru chez Julliard (165 p.) et a obtenu le prix de l'Algérienne (sic).
10. Cahiers Nord-Africains, n° déjà cité p. 20 et p. 71,
11. Voir le concept de "colonisabilité" de Malek Bennabi dans son ouvrage "Vocation de l'Islam", Paris 1954 (cf. une analyse critique de ce livre dans les Cahiers N. A. - n° 72 d'avril-mai 1959 "Au-delà des conflits de civilisation").
12. Dans Démocratie (hebdomadaire du PDI - Maroc) du 11/3/57. Dans Présence Africaine, un critique trouvait déconcertant que les romans d'Assia Djébar campaient une Algérie dont l'existence même paraît énigmatique.
13. Interview dans Témoignage Chrétien du 26/7/57.
14. Interview dans l'Action (Tunis) du 8/9/58.
15. Ibidem. Une précision : "J'ai toujours voulu éviter de donner à mes romans, dit l'auteur, un caractère autobiographique par peur de l'indécence et par horreur d'un certain strip-tease intellectuel auquel on se livre souvent avec complaisance dans les premières œuvres".
16. L'éditeur en question a cependant "tout de suite été très intéressé par l'âge" d'Assia Djébar, comme il l'avait été pour les dix huit ans de Françoise Sagan.
17. Marguerite Taos est le pseudonyme de Marie-Louise Amrouche (sœur de Jean Amrouche, l'écrivain bien connu). Elle est née à Tunis en 1913, de parents Kabyles originaires d'Ighil Ali en petite Kabylie ; elle a publié plusieurs contes dans des revues algériennes, un article dans les Documents Nord-Africains, n° 25/, 1956 "Que fait-on pour la langue berbère" ? et un "hommage à Albert Camus" dans Simoun n° 31 de juillet 1960, Marguerite Taos collabore à la R. T. F. (chronique hebdomadaire en langue kabyle).
18. "Jacinthe noire" a été rédigé en Tunisie de 1935 à 1939 et a paru chez Charlot en 1947 (374 p.). Ce roman aurait presque pu être écrit par une métropolitaine : rien des problèmes de la femme algérienne, intérêt centré uniquement sur un cas particulier. Dans un foyer d'étudiantes, Marie-Thérèse rencontre Reine, jeune Tunisienne, vers laquelle elle se sent attirée dès la première entrevue. Reine souffre, car elle aime un jeune homme ; or on lui dit que l'amour de Dieu ne peut être concilié avec l'amour de son fiancé. De plus, elle est mal considérée par ses compagnes à cause de cet amour, à cause aussi de ses lectures (Gide, Rousseau...). Finalement, Reine est renvoyée du foyer. Quelques passages clefs de l'ouvrage, où les états d'âme sont particulièrement analysés, semblent se rapporter à M. Taos elle-même, dont les sentiments sont à retrouver sans doute tant à travers le personnage de Reine qu'à travers celui de Marie-Thérèse.
19. Tous les noms de lieux et de personnes sont évidemment fictifs: le pays c'est Ighil Ali et Tenzis, Tunis,
20. Ce roman est le premier écrit sur ce sujet délicat par un écrivain chrétien d'origine kabyle. Mouloud Feraoun, on s'en souvient, a dans "Les chemins qui montent" (Paris 1957) mis en scène une kabyle chrétienne, Dehbia. Du côté des auteurs européens, le thème a été exploité plus souvent, dans "Maadith" de Magali Boisnard, par exemple.
21. Voir dans les Cahiers Nord-Africains n°71 de février-mars 1959 "Les Algériens en France dans la littérature maghrébine" pp, 18-19, 40-47.
22. De fait, nous voyons le poète Si Mohand souffrir de l'exil, alors qu'il est parti travailler, non en France, mais du côté de Bône : "Mon cœur est comme enserré dans un dé". Mouloud Feraoun a eu l'heureuse idée de publier une cinquantaine de "poèmes de Si Mohand" (Paris, édit. de Minuit 1960, 111 p.), dont on ne trouvait plus traces depuis la parution du recueil de Boulifa en 1904 (à part quelques poésies présentées et traduites par Feraoun précisément, par exemple dans la Nouvelle Critique - rev. marxiste - n° 112 de janvier 1960 sur "la culture algérienne", également dans Affrontement, n° 5, décembre 57 sur "l'art, la culture et le peuple en Afrique du Nord").
23. Dans son discours prononcé à la salle Wagram le 27/1/56. L'auteur allait plus loin, se définissant ainsi : "Kabyle, de père et de mère, profondément attaché à mon pays natal, à ses mœurs, à sa langue, amoureux nostalgique de la sagesse et des vertus humaines que nous a transmises sa littérature orale, il se trouve qu'un hasard de l'histoire m'a fait élever dans la religion catholique, et m'a donné la langue française comme langue maternelle".
24. En ce qui concerne le Maroc, il faut signaler aux adolescentes un livre sympathique et attachant de Martine Maizières "Aziza, mon amie", Paris, Plon, coll. Les sentiers de l'aube (bibliothèque de l'adolescente), 1960, 155p. Ce récit, écrit sous forme de journal, nous raconte, d'une manière très vivante, délicate et intelligente, la rencontre d'Isabelle avec Aziza, sa compagne, en classe de première ; à travers cette jeune marocaine, ce sont de nombreux aspects du pays et de la société qui nous sont dépeints rapidement, mais avec beaucoup de charme et sans jamais de fausses notes. Les parents

d'Isabelle sont allés au Maroc comme enseignants ; outre Isabelle, nous apprenons à connaître leurs autres enfants : Olivier le grand frère au caractère déjà bien marqué, France la petite sœur de onze ans et Patrice, huit ans, qui fait une fugue chez les petits cireurs... Quant à la personnalité d'Aziza, elle s'affirme, noble et généreuse, dans le but donné à ses études et à sa vie : Aziza veut se consacrer à soigner les femmes du bled. Elle sait qu'il lui sera presque impossible alors d'avoir une vie familiale, mais, dit-elle à Isabelle, "dans ta religion il y a bien des jeunes femmes qui se consacrent à soigner des gens en renonçant à jamais à avoir une vie de famille, n'est-ce pas ?... Eh bien ! Moi, je le ferai par amour pour les hommes" (pensant ainsi que c'est l'équivalent de le faire par amour pour Dieu).

TEXTE

Les extraits suivants sont tirés d'un article intitulé "Notre nouvelle société et la génération montante", sous la signature de Muhammad al Nakkache, et paru dans la revue libanaise Al-Ulûm (Beyrouth) en février 1960. La traduction intégrale en a été donnée par la revue Orient (Paris) dans son n° 15, 3° trimestre 1960, pp. 167-174,

Nous citons seulement ce qui se rapporte aux problèmes féminins.

(L'auteur, parlant des luttes pour l'émancipation féminine, écrit :

"... Nous avons accepté que la femme se montre désormais le visage découvert ; de même que nous avons autorisé les jeunes filles à suivre les cours des universités ; de même que nous avons consenti à ce que la femme pénètre dans l'arène du travail... de même d'autres surprises nous attendent : elles viendront elles aussi et il faudra nous y soumettre un jour, que nous ayons choisi de les discuter ou non, que nos discussions soient longues ou brèves.

"... Il est aussi inhumain d'obliger aujourd'hui une jeune fille de la génération montante à porter le voile que d'obliger, invoquant le progrès, une vieille femme qui toute sa vie a porté le voile à s'exhiber à l'extérieur le visage découvert.

(Parmi les problèmes qui surgiront encore : celui de la femme dans la société).

"... Le plus dangereux de ces problèmes, le plus spectaculaire, et aussi le plus embrouillé, sera peut-être la situation de la femme moderne dans la société arabe en marche. On peut dire que la femme constitue un facteur nouveau qui se pose à la société. Des siècles se sont écoulés, au cours desquels la femme paraissait ne pas exister, encore qu'elle fût l'une des deux moitiés de la société. Elle était considérée en règle générale comme une machine à faire des enfants et un objet à la disposition de l'homme, objet qui, souvent, ne méritait pas plus de sollicitude et de soins de la part de celui-ci que l'un quelconque des meubles de sa maison...

"... Quoique la femme arabe ait déjà obtenu un grand nombre des droits du citoyen, elle n'a pas pour autant obtenu tous ceux de l'être humain. Et c'est pour cela qu'elle est entrée en lice et qu'y sont entrés avec elle tous les hommes épris de progrès.

(La génération montante)

"La jeunesse féminine de la génération montante est propre et elle aime la propreté. Un de mes amis me rapportait les propos de sa fille qui suivait les cours de l'université : "Je préférerais, lui disait-elle, la mort à un mariage avec un jeune homme qui sonne à ma porte pour demander ma main comme s'il venait solliciter un emploi ou conclure un marché... De même que je ne réponds pas aux sollicitations des jeunes gens qui me poursuivent dans la rue, de même je refuserai celui qui viendra me demander en mariage de cette façon-là. Ni les uns ni l'autre ne savent quoi que ce soit de moi. Peut-être les premiers sont-ils encore un moindre mal que le second ; ils me désirent pour un moment, tandis que l'autre c'est pour toute la vie.

Il faut que je connaisse mon futur époux et qu'il me connaisse... Il faut d'abord que je l'aime et qu'il éprouve les mêmes sentiments à mon égard... Quand à me donner, et pour la vie, à un jeune homme qui m'est étranger, c'est de la prostitution pure et simple, même si cette prostitution se revêt d'un caractère légal".

C'est ainsi que s'exprime la nouvelle génération ; et elle le fait avec force et clarté. La jeune fille qui étudie la médecine ou la psychologie, par exemple, n'a pas peur des mots ; malgré cela elle se respecte naturellement et elle est parfaitement capable de se protéger des accidents.

La vertu est, certes, à ses yeux une chose importante ; mais elle a d'elle une conception différente, et qui est parfois la véritable conception humaine.

Il en est de même de nos jeunes gens ; ils rejettent les traditions de leur société. Eux aussi refusent de se priver de la fréquentation des jeunes filles nobles, pour se jeter dans les filets des prostituées ou dans d'autres vices honteux. Nous savons qu'il subsiste néanmoins chez quelques-uns un certain complexe hérité des anciennes générations. Ils ne verront, par exemple, aucun inconvénient à fréquenter la fille des voisins, mais ne toléreront pas que le fils des voisins fréquente leur sœur. Pareillement, quand ils se décident au mariage, ils préfèrent que leur future épouse soit censée être conservatrice. Il y a là une contradiction intellectuelle qui ne repose sur aucun fondement ; la Vie ne s'inscrit pas dans son cadre".



S. M. A. Comprendre 20, rue du Printemps PARIS C. C. P. : 15 263 74
--